

satisfait dans ses besoins, du fait d'une égale providentielle mesure jetée par un indéfinissable dispensateur de vie. Celui-ci n'aurait pas désigné le monarque, mais aurait donné à chacun une égale faculté de l'indiquer. La prémisse sur laquelle repose la théorie démocratique — malgré son ostentation rationaliste — n'est pas dissemblable, par sa puérité métaphysique, de celle du « libre arbitre » pour qui la loi catholique de l'au-delà acquitte ou condamne. La démocratie théorique, pour autant qu'elle se situe au-delà du temps et de la contingence historique, n'est donc pas moins empreinte de spiritualisme, que ne l'étaient — dans leur profonde erreur — les philosophies de « l'autorité révélée » et de la monarchie par droit divin.

Celui qui voudrait suivre de plus près ces problèmes n'aurait qu'à se rappeler que la doctrine démocratique a été, bien des siècles avant la déclaration du droit de l'homme et du citoyen et avant la grande Révolution, présentée par des penseurs qui se trouvaient totalement sur le terrain de l'idéalisme et de la philosophie métaphysique. D'autre part, la grande Révolution elle-même a bâti, au nom de la Raison, les autels du Dieu chrétien, toutefois en voulant faire ou bien en étant obligé de faire une déesse de la Raison elle-même.

Cette prémisse métaphysique, incompatible avec le caractère de la critique marxiste, appartient non seulement aux constructions du libéralisme bourgeois, mais aussi à toute cette doctrine constitutionnelle et à ces projets d'édification de la société qui se fondent sur la « vertu intrinsèque » de certains schémas de rapports sociaux et étatiques. En construisant sa doctrine de l'histoire, le marxisme démolissait, en effet, à la fois l'idéalisme médiéval, le libéralisme bourgeois et le socialisme utopique.

A ces constructions arbitraires de constitutions sociales, aristocratiques ou démocratiques, autoritaires ou libérales, auxquelles la conception anarchiste d'une société sans hiérarchie et sans délégation de pouvoir est analogue, le communisme critique a opposé une étude bien plus fondée de la nature des rapports sociaux et de leurs causes, ceci au travers du développement complexe qu'il présente du cours de l'histoire humaine, basée sur une analyse attentive du caractère des rapports sociaux dans l'époque présente du capitalisme et basée sur une série d'hypothèses pondérées quant à leur ultérieure évolution où vient s'ajouter aujourd'hui la formidable contribution théorique et pratique de la révolution russe.

Il serait superflu de développer ici les conceptions connues du déterminisme économique et les arguments qui les justifient pour l'interprétation des faits historiques et du mécanisme social. Tout à priorisme de conservateur ou d'utopiste est parallèlement éliminé par l'introduction de facteurs qui prennent racines sur le terrain de la production, de l'économie et sur les rapports de classe qui en jaillissent; nous permettant ainsi de passer à une explication scientifique des faits de ces différents domaines qui sont représentés par les manifestations juridiques, politiques, militaires, religieuses, culturelles de la vie sociale. Nous nous bornons ici à suivre d'une façon sommaire, au travers du cours de l'histoire, les évolutions qu'a présentées le mode d'organisation sociale et de regroupement des hommes, non seulement dans l'Etat, aspect abstrait d'une collectivité unificatrice de tous les individus, mais aussi dans des organismes différents qui se forment du fait de certains rapports entre les individus.

A la base de l'interprétation de toute hiérarchie sociale, très étendue ou limitée, se trouvent les rapports entre les différents individus, et à la base de ces rapports se trouve la division de fonction entre les individus.

Primitivement, nous pouvons imaginer, sans commettre une grave erreur, l'existence d'une forme de vie, complètement inorganisée, de l'espèce humaine. Le nombre limité d'individus permet à l'espèce de vivre des produits de la nature sans y appliquer un art quelconque ou un travail, et chacun pourrait donc de telle façon — pour vivre — se dispenser de la collaboration de ses congénères. Il n'y a d'autres rapports que ceux, communs à toutes les espèces: les nécessités de la reproduction, mais déjà pour l'espèce humaine — et non seulement pour elle — ces nécessités suffisent pour construire un système de rapports et une hiérarchie:

pour donner le jour à l'organisation de la famille. Celle-ci peut se fonder sur la polygamie, sur la polyandrie, sur la monogamie (il ne s'agit pas ici d'entrer dans une telle analyse, en tout cas elle nous donne l'embryon d'une vie collective organisée sur la division de fonctions acquises comme conséquences directes des facteurs physiologiques pour lesquels, alors que la mère reste à la garde des enfants et les élève, le père se dédie à la chasse, à la protection contre les ennemis extérieurs, etc...

Comme dans les phases ultérieures de la production et de l'économie, dans cette phase initiale qui est celle de l'absence presque complète de ces deux éléments, il est inutile de s'arrêter dans une recherche abstraite afin de savoir si nous sommes en présence de l'unité individu ou de l'unité société. L'unité de l'individu a un sens, au point de vue biologique sans doute, mais ce n'est qu'une élucubration métaphysique quand on veut en faire le fondement de la construction sociale, puisque, au point de vue social, les unités n'ont pas une valeur égale entre elles et la collectivité ne surgit que de rapports et d'évolutions où chaque partie et l'activité de chacun ne sont pas une fonction individuelle mais une fonction collective déterminée par de multiples influences du milieu social. Même dans le cas élémentaire d'une société inorganisée ou de l'inexistence d'une société, la base physiologique que nous donne l'organisation familiale, nous suffit pour détruire l'aspect arbitraire de l'individu en tant qu'unité ultérieurement indivisible (au sens littéral du terme) et supérieurement composable avec d'autres unités semblables qui gardent leur distinction et, en un certain sens, leur équivalence. Il n'existe même pas d'unité société et cela est évident puisque les rapports entre les hommes, qu'ils soient basés sur la simple existence réciproque, sont très limités et restreints au cercle de la famille ou du clan. Nous pouvons anticiper et avancer la conclusion que l'unité « société » n'a jamais existé et n'existera probablement jamais que comme une « limite » de laquelle on peut progressivement se rapprocher en dépassant les frontières des classes et des Etats.

L'unité individu peut être pensée comme un élément de déduction et de construction sociale, ou, si l'on veut, de négation de la société, à la seule condition de partir d'une prémisse irréaliste qui, somme toute, bien que présentée avec des formulations très modernes, n'est, en définitive, qu'une différente reproduction des concepts de la révélation religieuse, de la création et d'une vie spirituelle indépendante des phénomènes de la vie naturelle et organique. A chaque individu la divinité créatrice, ou une force unique gouvernant les destins du monde, a donné cette investiture élémentaire qui en fait une molécule autonome, bien définie, consciente, volitive, responsable, de l'agrégat social, indépendamment des accidents superposés, des influences physiques du milieu. Ce concept religieux et idéaliste n'est modifié que dans les apparences, lorsqu'on étudie la conception du libéralisme démocratique ou de l'individualisme libertaire: l'âme en tant qu'étincelle allumée dans l'entité suprême: la souveraineté subjective de chaque électeur, ou l'autonomie limitée du citoyen dans la société sans lois, sont autant de philosophismes qui pèchent par le même infantilisme devant la critique, — aussi résolu que puisse être le « matérialisme » des premiers libéraux bourgeois et des anarchistes.

Ce concept a son correspondant dans la supposition, qui a une nature également idéaliste, de l'unité sociale parfaite, du **monisme** social, construit sur la base de la volonté divine qui gouverne et administre la vie de notre espèce. En examinant le stade primaire de la vie sociale, et arrivé en présence de l'organisation familiale, nous sommes obligés de conclure avec des hypothèses métaphysiques en ce qui concerne l'unité individu et l'unité société. Nous pouvons aussi nous passer de l'interprétation de la vie de l'espèce et de son processus évolutif; mais nous pouvons, par contre, positivement affirmer que nous sommes en présence d'un type de **collectivité organisée sur une base unitaire**, et qui est la famille. Nous n'en ferons pas un type fixe ou permanent, et au lieu de l'idéaliser en tant que modèle de forme de vie sociale, ainsi que l'on a essayé de le faire pour l'individu dans l'anarchisme ou dans la monarchie absolue, nous constaterons seulement l'existence de cette unité primaire dans des organisations humaines à laquelle d'autres